

PHILOSOPHIA SCIENTIÆ

JEAN CAVAILLÈS

Crise du Protestantisme allemand

Philosophia Scientiæ, tome 3, n° 1 (1998), p. 37-47

http://www.numdam.org/item?id=PHSC_1998__3_1_37_0

© Éditions Kimé, 1998, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « *Philosophia Scientiæ* » (<http://poincare.univ-nancy2.fr/PhilosophiaScientiae/>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

Crise du Protestantisme allemand

(*Esprit* 2, n° de novembre, 1933, 306-16)

Jean Cavailles

L'Eglise évangélique allemande est depuis l'automne 1932 le siège d'une agitation qui semble devoir entraîner d'importantes conséquences aussi bien pour elle-même que pour la religion du peuple en général. Dès cette époque, et, en particulier au printemps 1933, après l'avènement du national-socialisme, ce ne furent que manifestes, fondation de nouveaux groupes, tempêtes dans le verre d'eau théologique. Mais les luttes finirent par atteindre la masse, surtout quand en juillet le ministre RUST intervint pour une courte, mais violente guerre avec les autorités ecclésiastiques : le dimanche 2 juillet, dans toutes les églises de Prusse, le ministre ordonnait un service d'action de grâces et les "surintendants généraux" une cérémonie expiatoire pour le même objet ; à la suite de quoi les pasteurs furent officiellement déliés de leur serment d'obéissance. Le sérieux du conflit et l'émotion qu'il souleva sont suffisamment attestés par la lettre qu'Hindenburg écrivit à cette occasion à Hitler. — A la vérité le paradoxe est assez grand de ces difficultés du nouveau régime avec un église accusée en général de chauvinisme et certainement favorable en gros à la révolution nationale. Celle-ci ne se posait-elle pas d'ailleurs en protectrice de la religion ? « Nous défendons comme parti le point de vue d'un christianisme positif » énonce le 24^e paragraphe du programme national-socialiste. « Par christianisme positif, commente officiellement BUTTMANN, il faut entendre le christianisme tel qu'il existe actuellement »¹, et Gregor Strasser ajoute : « Christianisme positif signifie que l'Évangile est une force vitale objective qui ne vient pas des hommes, mais de Dieu »². Rien donc que de rassurant pour les églises, et l'on comprend que Hitler réclame d'elles « non tolérance maussade, mais vivante adhésion »³ en retour du service qu'il leur rend en les délivrant du danger communiste : « Il faudrait être fou pour imaginer que la victoire du bolchévisme serait sans conséquence pour les églises catholique et protestante » [*ibid.*]. Comment expliquer alors toute cette agitation qui se prolonge aux réunions des synodes et le simili Kulturkampf de juillet dernier ? Faut-il y voir simplement un aspect de la lutte entre les Deutschnationalen — qui auraient les faveurs du personnel ecclésiastique — et l'esprit révolutionnaire national-socialiste ? un curieux épisode de la Gleichschaltung générale ? — « Une église, affirmait un groupe d'opposants, ne se laisse pas "Gleichschalten" comme une caisse de retraites ». Peut-être quelque chose de plus grave encore est-il en jeu, que la liberté de l'Eglise au

¹ Déclaration de la diète bavaroise. Voelkischer Beobachter, 29 avril 1931.

² Entretien avec le pasteur Hossenfelder, cité par Wineke in Klotz. *Die Kirche und das III^e Reich*, II, p. 30.

³ Appel radiodiffusé aux électeurs des conseils de paroisses, 22 juillet 1933.

sein d'un Etat trop fort... «Pour nous comme parti, déclarait bien haut Buttman, il n'est pas question de chercher une nouvelle religion»⁴. Mais il ya d'autres formes de luttes, plus subtiles, et peut-être plus empoisonnées parce qu'entre réalités au fond de même essence : ce qu'il en résulterait pour le protestantisme allemand mérite d'être examiné de près.

Il est trop facile de parler d'un retour au "vieux dieu germanique" ; cette entité un peu fabuleuse n'a guère plus d'importance que Wotan. L'association Tannenberg a pu être dissoute sans que personne ne s'en aperçoive. Mais le "Mouvement religieux des chrétiens allemands" offre plus d'intérêt. Né en 1932 d'une conférence de pasteurs et laïcs réunis à Berlin, il n'a pas tardé à se développer rapidement à l'ombre du parti national-socialiste, quoiqu'en pleine indépendance, au moins théoriquement. En automne 1932, il remporta déjà un succès aux élections paroissiales. Mais sa campagne pour l'"Eglise d'Empire" et l'"Evêque d'Empire" le mirent en vedette ce printemps. On connaît les faits : comment les autorités établies essayèrent de s'approprier la réforme et de l'exécuter à leur idée ; comment la violente réaction des "chrétiens allemands", en particulier contre le nouvel évêque d'Empire von Boldelschwingh, amena l'intervention de l'Etat, la déposition de dignitaires et, après l'apaisement, le renouvellement de tous les conseils de paroisse. Le 23 juillet tout le peuple évangélique (les 2/3 de l'Allemagne), devait décider entre ses anciens chefs et le nouveau mouvement. Les Chrétiens allemands avaient le 6 juin 1932, formulé leur programme en 10 points : depuis, des atténuations y ont été apportées, en particulier par leur déclaration du 5 et 16 mai 1933 (sous l'influence probablement de l'aile modératrice de Prusse orientale dirigée par l'évêque Müller)⁵. On y peut distinguer en gros 4 revendications fondamentales concernant : la constitution et la hiérarchie de l'Eglise, son rapport avec la Nation, son enseignement moral. Il ne s'agit en cela précise-t-on, nullement d'une nouvelle profession de foi, mais de principes de vie (nicht Glaubensbekenntnis,]s[ondern Lebensbekenntnis). Pour l'Eglise d'Empire rien à dire. C'est un vieux rêve, qui date de Fichte et Jahn, le couronnement de l'unité allemande. Au reste, beaucoup plus politique que religieux : en Prusse même existe déjà l'"Ancienne union évangélique prussienne" qui groupe étroitement réformés et luthériens ; les particularismes des 28 églises sont en grosse part

⁴ Voelkischer Beobachter, 29 avril 1931.

⁵ Les lignes directrices de 1932 ont été toutefois approuvées de nouveau par la conférence d'Empire du 3-4 avril 1933 et sont reproduites en tête de la brochure de propagande *Unser Kampf* diffusée par la direction des "Chrétiens allemands" dans une nouvelle édition qui date de cet été.

nationaux. — L'évêque d'Empire est déjà un "theologoumenon" plus inquiétant, suivant le mot de Barth dans sa remarquable et courageuse étude, publiée en plein conflit : *Theologische Existenz heute* (25 juillet 1933). Le parlementarisme dépassé «doit aussi, dans l'église, faire place au système du chef» (Führergedanke). Mais objecte Barth, d'une part l'Eglise, sous peine de se renier, n'a pas, à chaque changement politique, à modifier sa structure intime pour la mettre au goût du jour, d'autre part, que pourrait être un Führer religieux, sinon un évêque catholique avec décision sur la doctrine et pouvoir absolu dans la discipline ? Comment éviter alors le vieux reproche protestant au catholicisme d'avoir calqué son épiscopat sur l'impérium romanum ? A deux reprises les pasteurs réformés ont proclamé solennellement leur refus de reconnaître un tel chef. On pourrait évidemment avoir un Führer au rabais, genre évêque suédois, de ces évêques de pays, qui se multiplient en Allemagne dans l'indifférence générale ; mais quelle légèreté, pour la parure d'un titre, de secouer ainsi les églises, et d'attacher une telle importance au titulaire. Surintendant général décoratif ou prélat catholique, puérité ou hérésie, tel est le dilemme dans lequel Barth pour ce deuxième point enferme les chrétiens allemands.

Le troisième point est décisif : «Nous voyons dans race, culture populaire (Volkstum) et nation des ordres vitaux, dons de Dieu confiés à notre soin : les conserver doit être pour nous loi divine» (Lignes directrices de 1932 § 7). «L'Eglise allemande doit se manifester comme l'église du peuple allemand en l'aidant à reconnaître et à réaliser la mission que Dieu lui a assignée» (déclaration de 1933). La théorie est claire : dans le rapport église-nation c'est la réalité nation qui prime. Le dogme de la création place le pouvoir divin au centre non seulement de la nature, mais de l'histoire. Les peuples ont été déterminés par lui dans leurs caractères propres, leurs vocations, leur niveau culturel. A chaque église nationale de les éclairer, de libérer en eux le génie dont le culte est non seulement devoir envers soi-même mais l'obéissance au plan divin. Pour celui-ci, les fins sont donc les nations, les moyens leurs églises. D'où en particulier le fameux paragraphe arien «Garde ta race pure... la foi chrétienne ne détruit pas la race mais l'approfondit et la sanctifie.»⁶

«Seul peut accéder au pastorat qui est de pur sang arien»⁷. On sait que cette exigence, un instant laissée de côté — la notion de sacrement en souffrait trop — a été reprise au synode général

⁶ Lignes directrices, 7.

⁷ Principes pour la direction de l'Eglise, 10 : rapport du pasteur Nobiling du Congrès des Chrétiens allemands, 3-4 avril 1933, in *Volk und Kirche*, p. 49.

prussien des 6-7 septembre et même étendu aux personnes non ecclésiastiques, fonctionnaires ou employés des églises.

Enfin les conséquences dans le domaine moral. «Nous voulons que notre Eglise dans la bataille décisive pour l'être ou le non être de notre peuple combatte au premier rang (6). Les chrétiens allemands sont les S.A. (bataillons d'assaut) de Jésus-Christ dans la lutte contre la détresse corporelle, sociale et spirituelle... leur devise : l'Allemagne par Christ, un peuple de Dieu... leur but non pas seulement sauver des individus mais bâtir corporellement, spirituellement et socialement un peuple de Dieu». «L'évangile du Christ nous oblige... à un christiannisme d'œuvre»⁸. D'où, pour l'Eglise un double travail : négatif, lutte contre «mammonisme et capitalisme, marxisme et libéralisme»⁹ ; elle doit proscrire les manifestations d'un esprit bourgeois chrétien comme «pacifisme, internationale, franc-maçonnerie» (10). Le christiannisme social est une remorque du marxisme. Positif dans l'Etat, dans les paroisses, dans les œuvres de charité. Il s'agit de réinstaller dans toute leur pureté les institutions divines : mariage, «cellule du peuple» et qui «qui n'est pas conforme à l'ordre de Dieu qu'entre individus d'une même race»¹⁰, famille, autorité politique, ordres sociaux, «états» par opposition aux classes du régime capitaliste : ouvriers, paysans, bourgeois, tous sur le même pied dans l'Eglise. Toutefois les paysans sont l'objet d'une faveur spéciale : «sillon et sol doivent être de nouveau une patrie pour l'Allemand». Enfin, comme le mouvement chrétien et national est aussi socialiste, on rappelle la doctrine biblique «qui nomme le travail, service divin et nous laisse l'usage des biens et propriétés comme de prêts confiés à nous par Dieu.» Dans les paroisses, à côté de réformes techniques, le but essentiel est la création et la diffusion «d'une doctrine sociale évangélique et nationale» (Volkstümlich), qui semble donc faire encore défaut. Enfin la mission intérieure — qui groupe les œuvres de charité — doit être réformée : «les mobiles de son action ne sont pas compassion, bienfaisance et attendrissement, mais obéissance à Dieu... Elle doit tenir compte des nouveaux résultats de la science de la race et de la théorie de l'hérédité»¹¹. En langage plus clair, les Lignes directrices de 1932 proclamaient «simple pitié... amollit un peuple. Nous savons ce que signifient devoir chrétien et amour des malheureux, mais nous réclamons aussi la protection du peuple

⁸ *Ibid.*

⁹ *L'évangile social des Chrétiens allemands*, 25 juin 1933 (pasteurs Hossenfelder et Themel), in *Unser Kampf*, p. 25.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ «Evangile social des chrétiens allemands», p. 30.

contre les incapables et les minus». Quant au personnel chargé d'appliquer cette doctrine ; on lui donne bien comme modèle Wichern, le grand fondateur du *Rauhen Haus* de Hambur[g où sont recueillis et aimés les petits déshérités, mais on le prévient que la «Mission intérieure ne doit pas être un point de rassemblement pour la réaction. L'esprit du socialisme national et chrétien doit régner» — ou comme le dit avec plus de précision la section de Westphalie : «il doit y avoir liaison étroite et compréhensive entre les œuvres évangéliques et les grandes organisations nationales socialistes : S. A., S. S., jeunesse de Hitler, etc...»¹².

«Ce que j'ai à dire à tout cela est simple : je dis, sans condition et sans restriction, non, à l'esprit et à la lettre de cette doctrine. Je tiens que cette doctrine ne peut trouver droit de cité dans l'église évangélique... Je tiens qu'il vaudrait mieux pour les églises évangéliques... retourner aux catacombes que de conclure même de loin avec cette doctrine. Je tiens ceux qui l'ont adoptée pour séducteurs ou séduits»¹³. Or, le 23 juillet, si l'on en croit les résultats publiés, presque partout où un vote intervenait, les 2/3 et quelquefois plus du peuple protestant se prononçait pour elle.

Il serait vain de chercher à diminuer l'importance du vote : sans doute la participation électorale, forte à cette occasion permet de supposer que pas mal d'indifférents sont venus faire là acte politique et non religieux. Mais en pays protestant surtout, la ligne est difficile à tracer autour des vrais fidèles d'une église : les temples peuvent se vider, surtout à Berlin et dans l'Allemagne du Nord, — pour 700.000 naissances nominalelement évangéliques, il y a 660.000 baptêmes. Ouvriers et paysans ont leur bible chez eux : s'ils se dérangent pour voter, après un conflit dont les journaux furent pleins pendant 3 semaines, ils savent ce qu'il font et quels intérêts sont en jeu. On pourrait d'autre part, atténuer le conflit : c'est le propre des théologiens dialectiques d'opposer thèse à antithèse sans conciliation possible. Pour l'évêque d'empire le dilemme posé par Barth a été évité : la nouvelle constitution promulguée en juillet établit un chef, autrement puissant qu'un "surintendant général décoratif", puisque le parlementarisme un peu lourd de l'ancien système est remplacé par un système de conseils et de dignitaires nommés. Son autorité pourra même s'étendre à la doctrine, si les chrétiens allemands obtiennent le renouvellement de facultés de théologie ; et, comme le remarquait au surplus Barth, on ne crée pas un poste de chef, mais quelqu'un se présente qui est un chef. Ainsi de Hitler ; ainsi peut-être de

¹² Appel des chrétiens allemands de l'Ouest : Rhin et Westphalie, 20 juillet 1933.

¹³ Barth, *Theologische Existenz*, p. 23.

Reichsbischof. D'autre part un groupement religieux fondé en 1933 pour résister aux chrétiens allemands, les "Jeunes réformateurs" s'est déclaré en accord partiel avec eux et prêt à une collaboration confiante : or, parmi les chefs se trouvent des théologiens estimés et d'une autorité religieuse indiscutable : Friedrich Gogarten un des plus brillants anciens collaborateurs de Barth, Wilhe]e[m Stählin, chef d'un important mouvement liturgique, habitué des conférences internationales. Mais la politique ecclésiastique est chose subtile et la doctrine des chrétiens allemands reste là dans sa vigueur carrée. Quelles que soient les réserves nuancées dont les théologiens ont accompagné leur demi-acquiescement, quels que soient les votes inconscients qui aient grossi la majorité du 23 juillet, il n'en reste pas moins que l'hérésie fulminée par Barth a reçu l'approbation des masses. Que demain elle règnera peut-être en maîtresse sur l'Allemagne protestante.

Aussi bien ne faut-il pas exagérer sa nouveauté. L'Allemagne d'après guerre a vu reparaître avec une étonnante vigueur le romantisme des destins nationaux. On sait que le christianisme avait été rendu responsable de la défaite. Le «mouvement de jeunesse finissant répudiait le pessimisme de la chute et l'amollissement de la grâce.» «La foi allemande est une foi vivante en l'En deça, l'idéalisme allemand ne regarde pas comme une vallée de larmes la terre belle et riche, mais bien plutôt veut fonder sur elle le royaume de Dieu, le haut empire des allemands» (Ottger Graff, *Freideutsche Jugend*, 1918) et une autre association proclamait : «essence chrétienne et essence germanique sont éternellement opposées» (*Kundgebung des Greifenringes*). Pour le professeur Häuer, la religion indogermanique se distingue par «la conviction que l'homme devant la réalité dernière se trouve en face non d'un Dieu dont on doit apaiser l'irritation, mais d'un Dieu dont l'essence même le porte à accueillir tout cœur qui le cherche avec sincérité». Le choix du Christ, sa résurrection, sa parousie, autant de scandale pour l'idéalisme arien qui oppose à intercession accès direct à Dieu, à l'expiation l'héroïsme, au devenir irrémissible de l'histoire chrétienne la sincérité du retour éternel. Inutile de multiplier les citations : du poète Schäffer, récemment accueilli par l'Académie de Berlin au *Mythus des XX^{ten} Jahrhunderts* d'Alfred Rosenber]g, c'est la même joyeuse glorification du sang et du sol, le même exaltation de l'héroïsme moral et de l'honneur opposée à la passive mollesse de la grâce chrétienne.

Mais la franchise même de l'attaque aurait dû préserver le Christianisme de toute contamination. Il y a sans doute quelques médiateurs, les fameux professeurs Hirsch et Althaus, ou Wilheem Stapel, l'auteur d'une "théologie du nationalisme". Encore ne manquent-ils pas de sauvegarder l'absolu d'une révélation

transcendante. Si un pasteur¹⁴ hostile au national-socialisme, va jusqu'à traiter d'"aberration païenne", non pas cette idolâtrie de la race, mais au contraire la croyance «que ce caractère national spécifique donné à l'homme avec le premier souffle pourrait être en lui un simple accident» et conclut par le mot de Lagarde : «nous reconnaissons en chaque peuple une pensée de Dieu», Stapel sépare nettement le domaine métaphysique des vérités de la foi et la psychologie-biologie où apparaissent les différences raciales¹⁵. Si l'histoire exige la fondation du «Reich, devoir de l'humanité»¹⁶ au profit des allemands, *Et consecrat Trinitas Teutonicos*¹⁷, c'est semble-t-il pour des raisons toutes profanes. «La vérité révélée se présente à nous comme une histoire sacrée (Heil)s[geschichte] qui se passe derrière, au-dessus, au-delà de l'histoire terrestre. Elle est métahistorique»¹⁸. Or, n'est-ce pas justement le principal reproche que pouvait lui faire le peuple, désaxé par la guerre, l'inflation, le chômage ?

Il ne s'agit pas de nier la vie religieuse des paroisses luthériennes, ce parfum d'intimité et de silencieuse ferveur qui leur est propre. Mais leur goût même de l'ineffable les rendait impuissantes à lutter. Elles n'envisagent encore comme remède que livres de prières communes, résurrection de l'art chrétien, du choral populaire, bref de ces manifestations liturgiques dont les "Berneuchener" sont les meilleurs ouvriers avec leurs émouvantes réunions dans le vieux cloître d'Urspring, près des jaillissements bleus de bras égarés du Danube. Méditations muettes dans la nuit d'un jardin plein de fleurs, prières psalmodiées au grand soleil de midi, il n'y a là joie et salut que pour un petit nombre. La masse réclame autre chose depuis quinze ans, une doctrine qui lui montre la route, une eschatologie de son avenir.

La meilleure caractéristique de cette période serait peut-être en effet la crise de la philosophie de l'histoire, sentie obscurément mais avec intensité par le peuple. Crise du marxisme officiel oublieux de sa dialectique, crise du protestantisme, soucieux de lutter contre le libéralisme, trop attaché peut-être à la malédiction luthérienne de ce monde de péché, au conservatisme technique de l'Ob]rig[keit] patriarcale. Les socialistes religieux avaient bien compris cette exigence de leur époque et s'étaient efforcés d'unir foi et réalité. «Par la lutte des classes à la croix, par la croix à la lutte des classes» était

¹⁴ Bruns, in *Die Kirche und das dritte Reich*, Klotz (1932), II, p. 19.

¹⁵ W. Stapel, *Der christliche Staatsmann* (1932), p. 22.

¹⁶ *Ibid.*, p. 232.

¹⁷ *Ibid.*, p. 273.

¹⁸ *Ibid.*, p. 21.

leur devise, entendant qu'un approfondissement simultané des deux réalités permettrait de retrouver dans le matérialisme historique une dialectique divine, dans la «situation menacé de l'homme» le sens métaphysique des luttes de production. On sait leur échec dans le domaine pratique : le plus actif de leurs chefs passé au communisme en 1931 et exclu du corps pastoral. Mais leurs théoriciens aussi étaient battus en brèche : «La transcendance du royaume à venir est ainsi insérée dans le présent et l'on obtient le fondement d'une interprétation religieuse de l'histoire qui ne peut être confondue avec une interprétation de l'histoire à partir de Dieu parce qu'elle s'est rendue auparavant le transcendant intuitif»¹⁹. La Théologie Dialectique leur barrait la route, comme à toute autre tentative capable de ternir la pureté de la doctrine. Seule elle fut capable d'ériger une philosophie de l'histoire qui ne dût rien au monde, et représentât la réponse originale du christianisme. Mais uniquement négative : un refus perpétuel à tous les projets humains, un vertigineux oubli de toute critique, de toute pensée moderne dans le retour à la lettre de la Bible. Encore faut-il distinguer : si Barth lui-même se compare aux «Bénédictins de Maria Laach absorbés dans le chant des heures», il sait par moment parler au siècle en étonnant prophète. Mais ses disciples savent-ils traduire de même leur soumission à la Parole de Dieu, sujet et non objet de leur pensée ? L'antirationalisme est une position difficile. L'ontologie des meilleurs d'entre eux se rapproche étrangement de celle que non pas seule l'autonome recherche philosophique mais l'esprit d'une époque et d'un pays fait souffler sur les universités allemandes. Il suffit de lire «Je crois au Dieu trinitaire», de Friedrich Gogarten, pour pressentir combien la réceptivité radicalement passive (*Hörigkeit*) sous le Verbe divin est favorable, à travers un agnosticisme intenable, aux reconstructions arbitraires. Et des voix bien terrestres risquent alors de se faire obéir... Mais surtout la théologie dialectique est incompréhensible au peuple et détourne de lui. Mal assimilée elle fit des pasteurs passifs et de langage obscur. Ce ne fut pas une médiocre disgrâce que les seuls défenseurs de la "pure doctrine", les seuls adversaires du mélange de politique et de religion aient été ces théologiens abstrus et farouchement orthodoxes.

Barth remarque en effet, non sans malice, que la déclaration des «chrétiens allemands» est «un petit assortiment des plus beaux morceaux de la théologie libérale des XVIII^e et XIX^e siècles» (*Théol. Exis.*, p. 25). Le paradoxe est en effet amusant, de cette fleur de libéralisme grandie à l'ombre de la croix gammée. Mais rien n'est

¹⁹ Knitterme[y]er, *Theologisch[] politische[r] Discurs in Zw[i]schen de[n]]Z[eiten*, 1933, p. 13.

au fond plus naturel. Aussi bien les juxtapositions artificielles des théologies modérées que le difficile retour de Barth à la foi du charbonnier sont inadmissibles pour un mouvement populaire qui a besoin de voir gros et simple. «Nous voulons, déclarent les chrétiens allemands (Richtlinien du 16 mai 1933), une église dont l'enseignement soit proche du peuple et proche de la vie». Pour les sections de l'Ouest (Rhin et Westphalie), c'est-à-dire près de Bonn où enseigne Barth : «Nous voulons une saine, simple et claire formation de nos pasteurs... nous voulons que dialectique... et bel esprit disparaissent des maisons de Dieu... de sorte... que le peuple évangélique... puisse répéter avec Moritz Arndt : Je ne sais en quoi je crois» (JV[olks parole, 20 juillet 1933). Dans ce cas les distinctions prudentes risquent de disparaître : la volonté de Dieu immanente à l'histoire se mêlera à celle qu'il manifeste dans la transcendance de sa révélation. Et, comme de la première une interprétation se trouve là, forte de sa nouveauté et de l'élan d'un peuple, c'est elle qui prévaudra et marquera son empreinte sur le reste. Quant aux autres thèses du libéralisme traditionnel, si décrié depuis la guerre, ce n'est pas le peuple avec sa rude logique, qui se gênera pour les repousser. On lui montre à mêler le divin à l'humain, à subordonner la théologie aux passions d'une époque. Il est peu probable qu'il s'en tienne là, et que les dogmes incommodes ne soient "mis entre crochets" comme le sont par d'autres certains passages du Sermon sur la montagne.

Mais tout cela intéresse-t-il même encore les masses ? Il est bien difficile de mesurer ce qu'il reste de religion au cœur d'un peuple. Statistiques sur les inscriptions, la part prise aux sacrements, l'assistance au culte sont des moyens ridicules. Les enquêtes des pasteurs Günther Dehn et Piechowski semblent montrer que pour les ouvriers le détachement est presque complet. Le paysan du Wurtemberg ou du Mecklembourg possède encore sa bible, mais que croit-il, que représente pour lui l'église ? Epreuve-t-il la même rancœur que ses frères des grandes villes, le sentiment d'avoir été dupé par des prêtres sans foi véritable, par «une noire police des mœurs» ? L'évêque Müller semble croire que la dépression du prolétaire, isolé et exploité, a seule causé sa rupture avec l'église (*Angriff*, 22 juillet 1933). C'est beaucoup compter sur la sociologie. Mais justement de telles enquêtes lui échappent — comme l'union intime de l'âme avec ce qui pour elle est principe de salut et sens de la destinée. En pays protestant surtout où le sacrement joue un si faible rôle, tout se passe dans la région secrète et parfois inconsciente des prières individuelles.

La religion que connaît le sociologue est ailleurs, à la source des cultures, dans ce jaillissement de formes par quoi se peuplent l'univers et le temps pour une nation, dans cette intérieure

communauté qui permet aux plus humbles de participer aux chefs d'œuvres : chant grégorien, peinture gothique. Ce qui fut le christianisme pour tant de villes allemandes du Moyen Age, rien ne prouve qu'il ne puisse l'être pour d'autres époques, noyau vivant d'apparences nouvelles : ainsi sans doute pour la floraison baroque. Mais de semblables mutations ne sont ni voulue, ni sur le moment visibles ; ou plutôt, seule apparaît la rupture avec le passé.

La joie de la révolution nationale, la réaction contre le système de Weimar ont pu précipiter les foules vers les églises, le seul élément capable de créer une culture, la jeunesse, cherche ailleurs ses inspirations. Elle a déjà son histoire, l'ancienne Jugendbewegung, elle-même panthéiste, et tout ce qu'elle en veut prendre est l'irrespect pour les aînés, le goût de l'action solitaire avec tout le risque et la joie de la lutte. Elle se plaît à parler de lointaines traditions, à évoquer l'idéal german, honneur, opiniâtreté, elle sait que tout cela, comme le sang, est en elle, qu'elle peut y obéir sans cesser d'être libre. Ce qu'elle aime, c'est la puissance de son élan, son unité intérieure et l'effort pour vaincre son destin. Peut-on voir là une ébauche de religion, et de quelle sorte ? Il est encore bien tôt pour le savoir. Le certain semble-t-il est qu'il ne faut pas regarder en arrière : les habitudes aimées peuvent durer encore longtemps, être associées aux nouveaux triomphes et garder une place d'honneur. Ce n'est pas elles que l'on consulte pour la lutte ou pour créer. Peut-être même un autre traitement eût-il mieux valu pour elles : la force qui les soutient est étrangère. Un vent violent se déchaîne, comme déjà deviner si derrière lui viendra le souffle doux et subtil devant lequel se prosternait Elie ?

Cavaillès